

POÈTES À L'ÉCOLE

N° 58 *Automne 2022*

**Compagnie
des écrivains
de Tarn-et-Garonne**

Maison de la Culture
82000 Montauban
<http://www.ecrivains82.com>



Auger GALHARD

(v. 1530 - 1595)

Poète-charron

Petite biographie

Auger Galhard est le bouleversant témoin des guerres de Religion. Il est chassé de ses demeures ; si rien ne lui appartient plus, il ne garde, ne possède que sa parole et le langage de la dérision. Il rejoint Agrippa d'Aubigné, Salluste du Bartas, Pierre de Garros, tous poètes protestants, liés de près ou de loin à l'épopée des armées gasconnes d'Henri de Navarre qui deviendra Henri IV.

On admet maintenant que cet étrange génie parodique fut dans sa jeunesse franciscain en sa ville de Rabastens, qu'il jeta son froc aux orties vers la trentaine, pour s'engager dans les armées protestantes, et qu'après dix ou quinze ans d'errances militaires, il se fixa entre 1576 et 1589 environ, à Montauban où son œuvre fut écrite et publiée pour le divertissement de la grande bourgeoisie de la ville. Hors quelques poèmes en français, écrits à la fin de sa vie, alors qu'il avait émigré à Pau, ses livres contiennent des sonnets et surtout de longs monologues délirants aux cadences dures et denses en langue d'oc.

Galhard se compose un personnage de misérable charron désœuvré (le métier de son père et de son frère), qui se serait fait poète et ménétrier pour survivre, à la solde des mécènes qui l'accueillent. Il est difficile de démêler la fable de la vérité dans le récit des actions dont il se vante. Bouffon éloquent, qui ment pour prouver qu'il a toujours raison, qu'il doit être pris au sérieux et payé pour ses enseignements.

Il est le premier en France à utiliser systématiquement un discours poétique en alexandrins à rimes plates, interminablement raisonneur. Sa grande voix baroque secoue le bois mort des certitudes auxquelles l'époque ne pouvait plus croire. Par son jeu, son humour, sa satire, son rire et son lyrisme indissociables, il purifie l'esprit des contemporains et leur apprend indirectement à être eux-mêmes, à réévaluer toutes leurs valeurs, à ne se fier à aucune autorité. Seul lui paraît urgent le retour à la paix, à l'ordre national qui tarde à se mettre en place, au service des pauvres gens, les souffre-douleurs d'une société en ruines.

Derrière son comique omniprésent, veille une des consciences les plus lucides du temps. S'il n'avait pas trouvé à Montauban une cité rassemblée, hautement sensible aux enjeux politiques, religieux et culturels de la conjoncture historique, il est probable qu'Auger ne rencontrant pas son public n'aurait pu inventer son grand jeu, son rire retenu et impitoyable, son visage de clown toujours en piste.

Félix-Marcel Castan (*Dix siècles de vie littéraire en T&G*, BCP 1988)

Sonet al Rei

Dedins aquest' sonet, nòble Rei de la França,
Se recomanda a vos lo paure Augier Galhard ;
Vos pregant umblament de prene en bona part,
Quand de ma pauretat vos fau la demonstnança ;

Ieu, fariái ben benlèu de rimas d'importança,
Se de vòstres dinièrs me fasiatz qualque part ;
Mès ieu non pòdi pas fargar res de bragard,
Se vòstra Magestat qualque pauc non m'avança.

Ieu soi, coma vos dic, rodièr de mon estat ;
Mès ieu me recomandi a vòstra Magestat ;
Se n'èri pont rodièr, fariái quicòm de bèl.

Ò nòble Rei sortit d'una tan nòbla raça,
Sufriretz-vos que ieu reprenque la pigassa ?
N'aurez pas vos pietat d'aquest' poèta novèl ?

Sonnet au Roi

À travers ce sonnet-ci, noble Roi de la France, / se recommande à vous le pauvre Auger Galhard ; / vous priant humblement de prendre en considération, / lorsque de ma pauvreté je vous fais la démonstration ; // Moi, je ferais bien peut-être des rimes de valeur, / si de vos deniers m'en accordiez quelque teneur ; car je ne peux rien forger d'entreprenant, si peu que votre Majesté ne m'avance. // Je suis, ainsi que je vous dis, charron de mon état ; / mais je me recommande à votre Majesté ; / si je n'étais point charron, je produirais quelque chose de beau. // Ô noble Roi issu d'une si noble race, / souffrirez-vous que je reprenne la hache ? / N'aurez-vous pas, vous-même, pitié de ce poète nouveau-né ?

N.B. : Sonnet transmis à Henri III par l'intermédiaire du duc de Joyeuse, à qui l'auteur s'adresse par un autre poème en oc, au cas où le roi ne comprendrait pas "la langue albigeoise". (Insistance pécuniaire forcée)

A Madama de Gordon* (sonnet)

Madama, jamai pus al dire de coquins
Ieu non me fisarei, ni a gens mensongièras !
Qualques fats me disián qu'al vòstre Cenevièras
Non s'i fasiá bocin de blats ni mai de vins ;

Mas elis an mentit, car de qué lor servís
De dire qu'aici n'a que fòrça de falguièras ?
E s'i fan fòrça blats e vinhas e favièiras,
Amai en crubisons quasi tot s'i crubís.

Aquest' país el es de tot acomodat ;
E sens aquels menturs, m'i seriái maridat,
Quand m'i voliatz fa dar una filha polida,

Eiritièra s'enten, que vos remerci fòrt :
De m'atendre a menturs ieu aguèri grand tòrt,
Car ieu la plàngerei aras tota ma vida.

(Lo Banquet)

À Mme de Gourdon [voulant marier Auger à Cénevières (Lot)]

Madame, jamais plus au dire de coquins / je ne me fierai, ni à
des menteurs ! / Quelques insensés me disaient qu'à votre
Cénevières / on n'y récoltait pas du tout de blé ni de vins ; //
Mais eux ont menti, car à quoi leur sert / de dire qu'ici il n'y a
que fougères ? / On y fait quantité de blé, de vignes et de fèves. /
Et presque partout on ensemence. // Ce pays en est tout entier
utilisé ; / et sans ces menteurs, je m'y serais marié, / quand vous
vouliez m'y faire donner une jolie fille, / héritière cela s'entend,
je vous remercie fort : / j'eus grand tort d'écouter des menteurs,
/ car je la regretterai dès à présent toute ma vie.

* Graphie normalisée : pour prononcer [o] on écrit « ò », le « o » se
prononce comme [ou] en français ; le « e » comme [é], le « v »
comme [b], « nh » comme [gn] et « lh » : « lieu » ; le « u » reste
[u] ; en finale « a » devient [o] faible, « n » et « r » sont muets ; les
accents aigus marquent la syllabe tonique ; on diphtongue -au -du -eu...

Augier a ladita Ribière* (sonnet)

Ieu aimi de bon còr una doça ribière ;
Mas las que fan degast n'aimi cap de bocin.
Ieu vos aimi, Ribière e sabètz-vos cossí ?
Per çò que totjorn ieu vos ai trobada entièira.

Jamais vos n'avètz pas rota cap de paissière,
Ni mai cap de molin, qu'avètz un fòrt bon si :
Per aquò vos aimi pus que lo meu rossin,
Quand non sortètz fa mal fòra vòstra carrièira.

De ribièiras òm sap fòrt bèlas jost lo cèl,
Mas non vòli ges cap qu'aja portat vaissèl ;
Aquò me fariá mal quand ieu voldriái dormir.

Per aquò ieu vos aimi aital coma vos dic,
E vos conoisserètz que serei vòstre amic,
Mas que ne portètz pas d'autre vaissèl que mi.

(Lo Banquet)

Auger à ladite [* maîtresse appelée] **Rivière**

Moi j'aime de tout cœur une douce rivière ; / mais celles qui font des dégâts, je ne les aime pas du tout. / Moi je vous aime, Rivière, et savez-vous comment ? / Parce que toujours je vous ai trouvée intacte. // Jamais vous n'avez rompu aucun barrage, / ni aucun moulin, vous avez très bon caractère : / pour cela je vous aime plus que mon roussin, / car vous ne sortez pas de votre route pour mal faire. // Des rivières, on en connaît de très belles sous le ciel, / mais je n'en veux aucune qui ait porté bateau : / cela me ferait mal quand je voudrais dormir. // Ainsi je vous aime, comme je vous le dis, / et vous aurez la preuve que je serai votre ami, / pourvu que vous ne portiez pas d'autre bateau que moi. [traduction Ernest Nègre, PUF 1970]

A Monsenhor de Montalban*, de çò qu'un nommat Conte pensèc far negar Augier dins Tarn, venent de Picacòs à Montbeton (* évêque Jacques Desprez, seigneur de Montpezat et de Piquecos)

*Darrièrament, monsur de Montalban,
Coma sabètz, vos anguèri trobar
A Picacòs, amb Mousur de Panat ;
Mas en tornant fo[guè]ri fòrt estonat,
E me pensèc lo Conte far negar,
En non venent, quand passavem lo ga.
Car, 'quel fat, que cada jorn s'embriaiga,
Me fèc tombar fòrt paurement dins l'aiga.
Que dètz ans-a foguèss' el escanat !
Car, se non fo[guèsse]s monsenhor de Panat,
L'òm podiá far de mi e mon rossin
Un' epitafa aital coma es aici :*
« Aici es Augièr dins aquesta aiga fresca
E lo rossin, que l' paure aviá logat.
A Picacòs aviá dinnat de pèscas ;
Despuèis aici dedins Tarn s'es negat.
Lo paure Augièr n'èra pas embriaigat,
Mas si èra ben lo siá maissant guida,
Lo Conte sòt ; que fo[guèsse]s el esfegat !
Car son rossin tirava per la brida. »

Dernièrement, Monsieur de Montauban, comme vous le savez, j'allai vous trouver à Piquecos, avec Monsieur de Panat. Mais en revenant, je fus fort étonné, et le Conte pensa me faire noyer en ne venant pas, quand nous passions le gué. Car ce fou, qui tous les jours s'enivre, me fit tomber, pauvre de moi ! dans l'eau. Fût-il étranglé depuis dix ans ! Car, sans Monseigneur de Panat, l'on pouvait faire de moi et de mon roussin une épitaphe telle que voici:
« *Ci-gît dans cette eau fraîche Auger et le roussin que le pauvre avait loué. À Piquecos il avait dîné de poisson ; depuis ici dans le Tarn*, il s'est noyé. Le pauvre Auger n'était pas ivre, celui qui l'était c'était son mauvais guide, ce sot de Conte, fût-il étouffé ! qui tirait son roussin par la bride.* » [* en fait, c'est la rivière Aveyron]

Ceux qui désirent voir
d'Auger Galhard la face,
La peuvent voir ici,
car il est peint au vif ;
Il n'est ni plus ni moins
ainsi triste et pensif ;
Car même en composant
il tient telle grimace.



La bèstia que vesètz
al près de mon visatge,
Ela n'es pas falcon,
ni ausèl de passatge,
Ni fènis, ni busac ;
mas qu'es un galh qu'el ard,
Que significa fòrt
lo surnom de Galhard.

(La bête que vous voyez
auprès de mon visage,
Elle n'est pas faucon,
ni oiseau de passage,
Ni phénix, ni busard ;
mais c'est un coq qui brûle,
Ce qui signifie fort
le surnom de Gaillard.)



*Buste d'Auger Galhard
à Rabastens (Tarn)
surmontant un Coq
dans les flammes,
armes parlantes
du Poète-charron*

À Monsieur de Turenne

Monseigneur, vous avez dedans votre maison
Un serviteur qui n'a, je crois, nulle malice :
Mais boire lui faudrait de l'eau de la mélisse,
Car il a de mémoire autant comme un oison,

Et l'eau que je vous dis serait sa guérison,
Car pour tel accident c'est chose fort propice :
Et celui que tenez pour en avoir service
Est taxé d'un tel mal ; car voici la raison :

Vous souvient-il, Monsieur, que moi Gaillard le poète,
Faisais dans Navarrenx sur les gens une quête
Pour aller imprimer des rimes plus de vingt ?

Lors, vous, à ce valet, de votre propre grâce,
Dites que dix écus sans délai me baillasse,
Mais à cet oublieux jamais il n'en souvint.

Sonnet final des *Poésies languedociennes et françaises*
(éd. avec gravure, par M. Gustave de Clausade, Albi, 1843)

Bibliographie

Las Obros (1579) ; *Castel de Pau* ; *Lo Libre Gras* (1580) ;
Recoumandatiou al Rey (1582) ; *Lou Banquet*, livre majeur
(1583) ; *L'Apocalypse* (1589) ; *Les Amours prodigieuses*
(1592) ; *Le Cinquième livre*, dont il ne reste que quelques
fragments (1593) ; ces deux derniers en français et occitan.

Cahier réalisé par l'association « Carrefour Castan »
imprimé à Montauban par *Techniprint* et diffusé par I.A.-82
avec l'aide du Conseil départemental de Tarn-et-Garonne